

AIMER  
son prochain ?

MISSION POSSIBLE !

## PROCHAIN, LOINTAIN, MONDE ENTIER : COMMENT ASSUMER L'APPEL À AIMER ?

Étienne Lhermenault est Directeur de l'Institut Biblique de Nogent où il est également professeur. Il a été pendant 9 ans le premier président du Cnef (Conseil national des évangéliques de France).

### AU PRÈS ET AU LOIN

***Dans un petit article paru dans Réforme<sup>1</sup> vous écrivez d'un côté que le croyant n'est pas appelé à aimer le monde entier parce que c'est hors de sa portée, mais en même temps vous précisez qu'il n'est pas légitime de se demander (comme semble au fond le faire le spécialiste de la loi dans Luc 10.29) qui nous pourrions ne pas aimer parce qu'il ne serait pas notre prochain. Comment fait-on en pratique pour naviguer entre ces deux affirmations : nous ne devons exclure personne mais nous ne pouvons pas aimer le monde entier ?***

Assez simplement ! Le choix du terme « prochain » me semble dire l'essentiel : c'est celui dont je suis rendu proche de diverses manières. Dans la parabole du Bon Samaritain, il s'agit de celui dont je suis devenu proche d'un point de vue spatial : je suis passé, il était là et je ne pouvais pas fermer les yeux. Cela peut s'étendre assez légitimement, d'après les épîtres du Nouveau Testament, à ceux dont je suis rendu proche par d'autres types de proximités même s'ils sont lointains à d'autres égards. Je pense d'abord aux frères et sœurs dans la foi car j'ai avec eux une « proximité de foi ».

J'ai peur que la notion de « prochain » soit parfois confondue avec celle de « semblable » – ce qui voudrait dire que je ne serais proche que de ceux qui me ressemblent. Il me semble que c'est trahir l'idée de l'Évangile. Relevons premièrement le fait que, dans l'Église, nous sommes rendus proches par le Seigneur qui nous a attirés à lui mais qu'il est probable que nous ne nous serions pas choisis (en tout cas pas tous) si nous l'avions pu ! C'est aussi comme cela dans la famille naturelle : on ne se choisit pas, et si dans certains cas les choses se passent bien, il arrive aussi que ce soit plus compliqué.

L'autre point de vigilance à signaler, c'est la tentation de se donner facilement bonne conscience en aimant celui qui est loin pour mieux s'exonérer d'aimer celui qui est proche. Tel ou tel peut ainsi se vanter de cultiver une amitié avec des personnes qu'il ne voit jamais ou presque et qui ne le dérangent guère ! Ce risque, bien réel, ne rend pas caduc toute entreprise lointaine ; mais si cette dernière vient se substituer, dans un individualisme forcené, à la réalité du voisin de palier ou de celui qui est assis à côté de moi à l'église, alors il y a un problème. Là aussi on trahit l'idée de l'Évangile.

<sup>1</sup> « Débat sur l'immigration : identité, peur de l'autre, universalité », in *Réforme* n°3818, 26 septembre 2019.

***Vous êtes particulièrement sensible à cet égard au sujet de l'immigration, c'est-à-dire à nos relations avec les immigrés qui se sont rapprochés de nous.***

Il me semble en effet que c'est aussi un devoir chrétien que d'aimer ces personnes qui échouent sur nos rives même si l'on peut discuter parfois des raisons pour lesquelles elles le font. Je distinguerais ici entre l'amour du prochain qui est la responsabilité qui nous incombe en tant que disciples du Christ de la responsabilité d'un État qui prend des dispositions en fonction d'autres considérations : ce sont deux plans différents qu'il ne faut pas mélanger. L'Église, quant à elle, n'est pas là pour dire si l'immigration est bonne ou mauvaise, mais pour accueillir ceux qui arrivent.

***Vous dites aussi, dans l'article déjà mentionné, que le croyant n'est pas appelé à aimer, d'abord, les enfants du bout du monde qu'il ne verra jamais, et à mépriser les immigrés qui sont à ses côtés. Votre phrase comprend la précision « d'abord » : vous ne dites donc pas que le croyant n'est pas du tout appelé à aimer les enfants du bout du monde. Pourriez-vous cependant développer un peu la manière dont vous comprenez le lien entre le commandement de l'amour du prochain et notre relation avec celui qui est « très lointain » ?***

Une des choses qui a changé la donne par rapport à l'époque de Jésus est que, par les voyages et les moyens de communication, nous sommes devenus proches du bout du monde. Il est difficile de se désintéresser des malheurs qui se déroulent de l'autre côté de la planète. Il y a une fraternité humaine à laquelle nous sommes aussi appelés. Notre responsabilité est d'autant plus grande que nous appartenons à la partie riche de notre monde. Fermer nos cœurs à ceux qui vivent dans la misère serait ainsi à la fois inhumain et peu chrétien.

Je n'ai donc pas voulu dénoncer la prise en charge des enfants lointains en tant que telle, mais plutôt rendre attentif au risque que s'occuper de ceux qui sont loin nous serve à nous dédouaner de venir en aide aux immigrés qui arrivent à notre porte. Quand bien même nos États occidentaux feraient ce qu'ils prétendent pour aider les pays du Sud à se développer, cela ne nous autorise pas à fermer notre porte et notre cœur à ceux qui, malgré tout (et le seul problème climatique va amplifier les mouvements de populations), viennent ici par choix ou par obligation. Pourquoi serions-nous, en ce qui nous concerne, libres de voyager et de nous installer où bon nous semble et dire à ceux qui viennent sur nos côtes en espérant partager un peu de notre richesse qu'ils sont persona non grata ?

## DISCERNER ET ACCOMPLIR LA VOLONTÉ DE DIEU AU SEIN DE SITUATIONS HUMAINEMENT COMPLIQUÉES

***Le monde contemporain est caractérisé par la multitude et la complexité des connexions avec les autres humains. Commençons par la situation « au près » : le Bon Samaritain a rencontré une fois un blessé sur son chemin. Or il nous suffit de sortir dans la rue ou d'emprunter les transports en commun pour croiser à chaque fois plusieurs personnes en situation de détresse grave. Est-ce que déjà au près, dans notre quotidien, nous ne croisons pas la route de plus de personnes que ce qu'il est à notre portée d'aimer vraiment et concrètement ? Comment fait-on, en pratique, pour discerner et accomplir la volonté de Dieu ?***

Nous sommes dépassés par le nombre de demandes : c'est une réalité et nous n'avons pas les moyens de répondre à tous ceux qui nous sollicitent – certaines demandes paraissent même abusives. Et en même temps, il nous arrive de nous fermer à des demandes légitimes ou à des situations qui appellent notre action comme lorsque quelqu'un se fait agresser ou a un malaise devant nous, dans les transports en particulier.

La difficulté est que nous sommes souvent sollicités pour donner de l'argent. Or les besoins des personnes demandeuses sont complexes. Donner quelques pièces soulage momentanément (en tout cas quand cela ne sert pas à assouvir une addiction) et ce type d'aide n'est donc pas à rejeter. Mais il faut reconnaître qu'elle n'apporte pas de solution durable.

Je crois beaucoup à la pertinence de nos communautés qui, là où elles se trouvent, s'efforcent de mettre en route des diaconies plus ou moins élaborées pour apporter une réponse quelque peu construite à cette pauvreté. Dans mon ministère pastoral, l'une des choses que j'ai faites avec l'aide de mon épouse a été de chercher à discerner quels étaient les domaines qui n'étaient pas couverts par des associations ou par des services municipaux vers lesquels nous pouvions diriger ceux qui nous sollicitaient. Il reste toujours des choses à faire ! Par exemple, il est possible de disposer d'un petit stock alimentaire pour aider des personnes dans la détresse. En ce qui me concerne, je n'ai pas monté une œuvre très élaborée mais j'ai plutôt apporté quelques gestes et une stratégie minimale dans la façon de répondre.

Pour savoir ce qu'il faut faire dans ce domaine une forme de discernement communautaire est indispensable. Un psychologue chrétien du nom de William Barclay disait que certaines situations psychiatriques ne sont gérables que par la communauté. Si le pasteur cherche à les porter seul, il sera aspiré vers le bas. Mais si en tant que communauté on cherche à soutenir les personnes concernées ce sera faisable. Ceci s'applique plus généralement à certaines situations sociales compliquées.

## ET AU SEIN D'UN SYSTÈME MONDIALISÉ ?

***Si l'on passe maintenant à notre place au sein d'un système mondialisé est-ce que le commandement de l'amour du prochain exige quelque chose de nous par rapport à toutes les personnes qui subissent de près ou de loin le retentissement de nos actions (actes d'achat, mode de consommation, empreinte écologique) et si oui quoi ? Est-ce que mon lien avec celui qui a contribué dans des conditions de travail marquées par l'injustice à la fabrication de ce que je consomme est de la même nature que le lien du Samaritain avec le blessé sur le chemin ?***

De même nature ? Je serais tenté de répondre que oui. De même degré ? Je me le demande. Si mon engagement devait être au même degré dans tous les cas, ce serait presque insoutenable. Il est heureux qu'il y ait un certain nombre d'ONG, chrétiennes ou non, qui aillent au-devant des personnes qui souffrent des conséquences de ces situations et de ces actes.

La réalité du prochain se présente sous forme de cercles concentriques et l'on ne peut pas investir autant d'amour à tous les niveaux du cercle. Je me mentirais si je disais que je peux répondre à tous ceux que je croise. Les premiers prochains, et donc la première responsabilité qui m'incombe, ce sont mon conjoint et mes enfants ; ensuite les membres de la communauté que je fréquente. C'est parce que l'on s'aime en famille et en Église que l'on apprend à aimer les autres et que l'on peut ouvrir son cœur plus loin.

Pour dire les choses autrement : j'ai des responsabilités qui sont remplaçables et d'autres non. Mon rôle de père et de mari, par exemple, personne ne peut le jouer à ma place. Pour d'autres choses il n'en va pas de même. Me mettre derrière Denis Mukwege pour parler des problèmes des terres rares qui entraînent dans sa région une telle convoitise que cela se traduit en exactions innombrables est une façon d'exprimer un amour du prochain dans lequel je suis forcément moins en pointe sans pour autant être indifférent.

Il faudrait idéalement avoir la cohérence de ne pas acheter les produits qui sont concernés par les méfaits dont nous parlons. Je pense aussi, pour avoir vécu en Afrique, qu'un Français ne peut pas être indifférent au fait que des multinationales ont parfois maintenu des dictatures ou des despotes pour des raisons économiques au détriment d'une population victime d'abus.

Jusqu'où pouvons-nous savoir, discerner les origines des produits que nous consommons ? Dire que c'est impossible serait s'exonérer à bon compte. Là aussi je trouve assez heureux que des plateformes tentent de promouvoir un commerce équitable. Mais il faut aussi admettre que de vraies questions se posent : d'une part, lorsque l'on a des revenus modestes, a-t-on les moyens de s'acheter des choses éthiquement responsables ? Mais d'autre part, que signifie « avoir les moyens » quand on voit la place du superflu dans notre vie ? Il faudrait prôner une simplicité de vie dont nous sommes loin tant dans la société que dans nos Églises.

Un enseignement plus élaboré, mené en communauté, sur toutes les questions liées à l'amour du prochain que nous avons abordées dans cet entretien serait de nature à aider chacun à se remettre en question et à progresser. C'est une des manières de se mettre en chemin pour que chacun accomplisse la parole qui conclut la parabole du Bon Samaritain : « Va, et toi, fais de même. » C'est quelque chose qu'il faudrait encourager.